

AGAT FILMS
PRÉSENTE

ARIANE
ASCARIDE
JEAN-PIERRE
DARROUSSIN
GÉRARD
MEYLAN
GRÉGOIRE
LEPRINCE-RINGUET
MARILOU
AUSSILLOUX
LOLA
NAYMARK
ROBINSON
STÉVENIN
THORVALD
SONDERGAARD

la pie voleuse

UN FILM DE
ROBERT GUEDIGUIAN

LE 6 JUIN AU CINÉMA



AGAT FILMS
PRÉSENTE

ARIANE
ASCARIDE

JEAN-PIERRE
DARROUSSIN

GÉRARD
MEYLAN

GRÉGOIRE
LEPRINCE-RINGUET

MARILOU
AUSSILLOUX

LOLA
NAYMARK

ROBINSON
STÉVENIN

THORVALD
SONDERGAARD

la pie voleuse

UN FILM DE
ROBERT GUEDIGUIAN

FRANCE, 2024 / FORMAT : 1.85 / VISA : 159 865

DURÉE : 1H41

AU CINÉMA LE
6 JUIN 2025

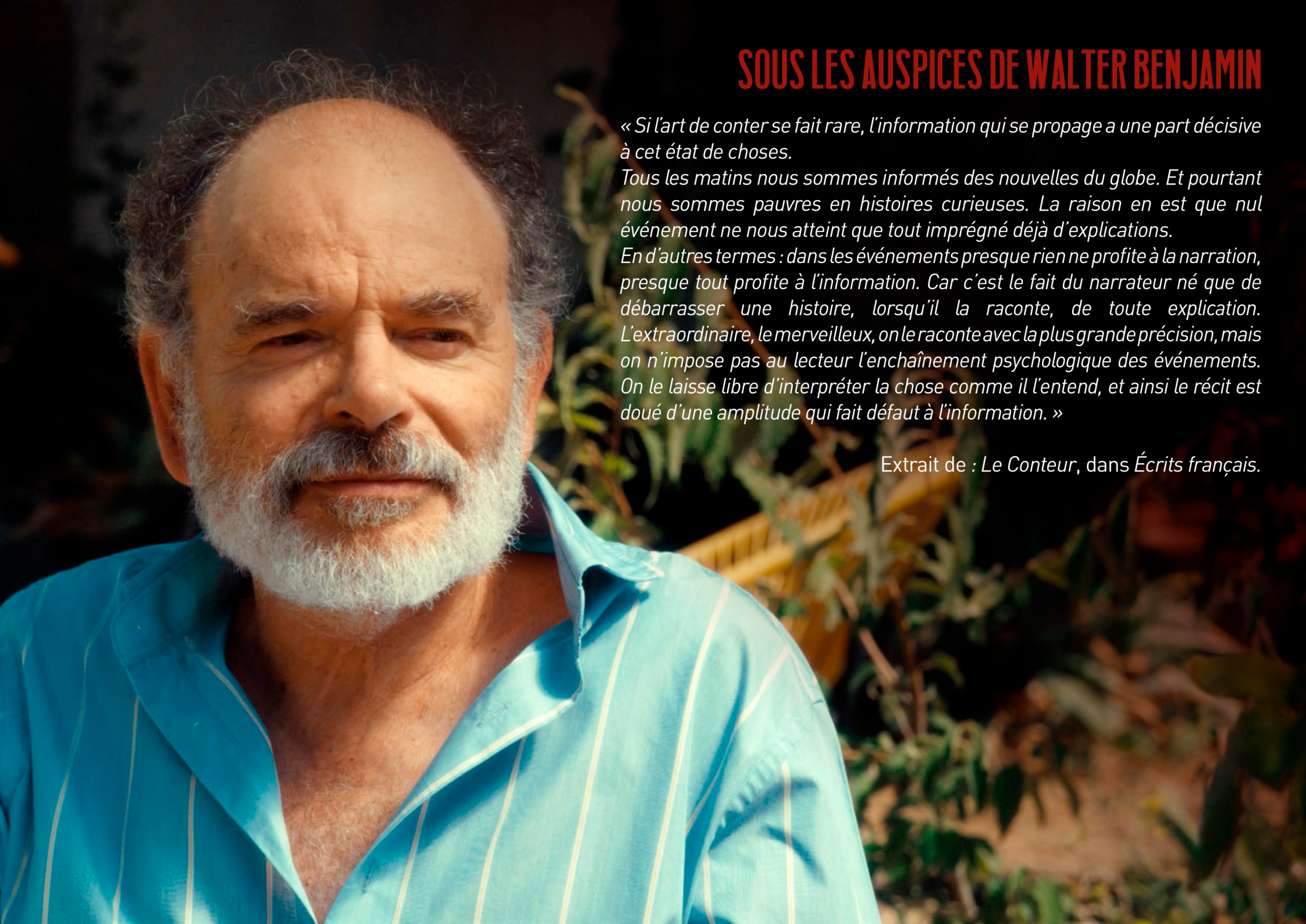
DISTRIBUTION
PRESSE

Kfilms
Amérique
LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ

SYNOPSIS

Maria, la soixantaine, aide des personnes plus âgées qu'elle. Tirant le diable par la queue, elle ne se résout pas à sa précaire condition et, par-ci par-là, vole quelques euros à tous ces braves gens dont elle s'occupe avec une dévotion extrême, et qui pour cela l'adorent. Mais une plainte pour abus de faiblesse va venir tout bouleverser...





SOUS LES AUSPICES DE WALTER BENJAMIN

« Si l'art de conter se fait rare, l'information qui se propage a une part décisive à cet état de choses.

Tous les matins nous sommes informés des nouvelles du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires curieuses. La raison en est que nul événement ne nous atteint que tout imprégné déjà d'explications.

En d'autres termes : dans les événements presque rien ne profite à la narration, presque tout profite à l'information. Car c'est le fait du narrateur né que de débarrasser une histoire, lorsqu'il la raconte, de toute explication. L'extraordinaire, le merveilleux, on le raconte avec la plus grande précision, mais on n'impose pas au lecteur l'enchaînement psychologique des événements. On le laisse libre d'interpréter la chose comme il l'entend, et ainsi le récit est doué d'une amplitude qui fait défaut à l'information. »

Extrait de : Le Conteur, dans Écrits français.

ENTRETIEN AVEC ROBERT GUÉDIGUIAN

Vous n'aviez pas tourné à l'Estaque depuis *Les Neiges du Kilimandjaro*, en 2011. Pourquoi ce retour ?

Il y a peu, à l'Estaque, j'ai assisté à une projection en plein air de *Dernier été*, mon premier film tourné en 1980. C'était une fête extraordinaire. Des gens reconnaissaient leur père, qui était figurant sur le film, décédé depuis. Ou ils se revoyaient gamins faisant de la figuration. Ou constataient que la maison dans laquelle nous avons tourné était celle de leur oncle... Après plus de 40 ans, c'est tout à fait unique et cela me ravit. Les habitants de l'Estaque s'approprient mes films comme s'ils les avaient eux-mêmes réalisés. Et ils sont heureux de m'y voir tourner à nouveau. Ces tournages et ces films participent à l'histoire de ce quartier. Par rapport à ce public-là, je peux dire que je suis leur obligé. Je peux même dire que j'ai fait du cinéma pour eux. J'ai toujours affirmé que je faisais du cinéma pour rendre à mes parents ce qu'ils m'avaient donné. Et bien je dirais aujourd'hui que les habitants de l'Estaque sont tous mes parents.

On remarque dans le film une attention particulière aux lieux où vivent les différents personnages, à leurs intérieurs.

Michel Vandestien* disait "les décors ne sont pas de la décoration". Ils signifient, ils évoquent, ils suggèrent. Par exemple la maison de Maria et Bruno

devait raconter leur longue histoire d'amour, de chômage et d'endettement. Ils n'ont pas compris que le capitalisme était une machine à rêves bidons, des rêves non à vivre mais à consommer pour alimenter la course au profit, à la croissance... Tout à crédit : un salon, un canapé, une petite piscine, jolie et rafraîchissante pour l'été. Mais ils ne parviennent plus à l'entretenir, et l'eau stagne comme leur vie.

Heureusement leur petit-fils, à travers sa passion pour la musique, est devenu une luciole dans leur nuit, une petite lumière vacillante.

Mais il y a un invariant à l'Estaque : la vue est belle. C'est misère avec vue... J'ai moi-même grandi dans un appartement de 30 m² sans toilettes, mais avec un balcon qui offrait un point de vue infini sur la mer. Je voyais le château d'If, les îles du Frioul, le phare de Marseille... Une vue imprenable ! On était face à un écran sur lequel on pouvait projeter toute la beauté du monde.

**chef décorateur de la plupart des films de Robert Guédiguian, Michel Vandestien est décédé en 2024.*

Le film s'ouvre sur un vol commis par un gang dans un magasin de musique, bien avant que l'on voie les vols auxquels se livre Maria. Quel sens donnez-vous à cette séquence inaugurale ?

Un hasard va bouleverser la vie de Maria et, ensuite, de tous les personnages.



Un chèque de caution tombé dans l'eau pendant ce vol dans le magasin de musique va modifier le cours de leur existence et donc permettre une narration avec des causes et des effets.

Serge Valletti et moi-même avons voulu écrire un film fluide et tendu à l'image d'une mécanique horlogère. L'histoire devait avoir la force de l'évidence jusqu'à la rencontre impensable du fils du volé et de la fille de la voleuse... Et tout ça à cause de ce cambriolage initial.

On devine que vous ne considérez pas ces deux types de vol de la même manière. Ceux auxquels Maria procède seraient-ils selon vous illégaux mais légitimes ? Y aurait-il différentes qualités de vol ?

Bien sûr qu'il existe plusieurs qualités de vol ! Un vol crapuleux, commis avec violence et saccage, est très différent d'un petit larcin effectué en état de nécessité.

Quand on vole parce qu'on y est obligé, la légitimité est à mes yeux totale. Je ne confonds pas ce type de vol avec le vol malhonnête, entreprise d'enrichissement personnel et égoïste, capitaliste en son fond. Le grand historien britannique Eric Hobsbawm a écrit un livre sur le « banditisme social », c'est-à-dire sur le rapport entre vol, révolte et révolution dans l'histoire. À un moment donné, alors que Maria est en train de dîner en famille, elle se rend la nuit chez une vieille dame en panique à cause de l'orage.

Sa fille et son mari ont alors cet échange : « – Elle

est payée en heures sup ? – Bien sûr que non ! ». D'une certaine manière, Maria se paye ses heures supplémentaires.

Maria a donc bonne conscience ?

Oui. Maria a une certaine ingénuité en elle. Elle ne pense pas du tout que ce qu'elle fait est mal. Cela lui semble normal. D'autant plus qu'elle est très dévouée. Elle a un rapport très aimant avec les gens chez qui elle travaille, qui eux-mêmes l'adorent. Maria outrepassa largement les tâches que ses employeurs exigent d'elle. Elle a de la bonté. Elle mesure presque le fait que ce ne soit pas une gêne pour les personnes. Que cela ne leur manquera pas. Et, en effet, cela ne leur manque pas. Mais pour faire cela avec une aussi bonne conscience, il faut un tout petit grain de folie. On comprend d'ailleurs que par le passé, Maria s'est déjà fait prendre. D'où le titre, *La Pie voleuse*. C'est une petite folie chez elle.

Maria vole pour son petit-fils mais pas seulement, pour les petits plaisirs de la vie également, comme manger des huîtres. Son geste est donc aussi hédoniste, égoïste...

En mangeant ses six huîtres et en écoutant un concert de Rubinstein, Maria s'adonne au plaisir, à la sensualité, au goût de la vie.

Effectivement, Maria ne vole pas uniquement pour que son petit-fils joue du piano. Mais je pense que toute personne, aussi démunie soit-elle et même soutenue par de la solidarité, a droit au plaisir. On ne doit pas revendiquer uniquement le strict minimum.

La vie ne peut pas se réduire au nécessaire, il faut aussi un accès à la respiration, à la beauté. Dans le passé, j'ai étudié les négociations à la création du Smic entre le patronat et les syndicats.

Ces négociations étaient horribles parce qu'afin de déterminer un montant minimum, était discuté ce qui était nécessaire ou pas aux travailleurs. Sur le nombre de pyjamas par an par exemple : un ou deux ? Est-ce qu'un ouvrier a besoin d'un costume ou pas ? Certains disaient non : un ouvrier porte un costume le jour de son mariage et on lui met le même le jour de son enterrement. Toute idée de culture ou de sport n'existait pas comme nécessaire. C'est tout à fait édifiant. Inconsciemment, Maria agit en anarchiste.

Les couches moyennes devraient se montrer davantage solidaires envers les plus pauvres. Taxer les superprofits ne suffira pas. On ne règlera pas tous les problèmes du monde en taxant les 10% des personnes les plus riches. Il faut aussi que les gens d'un niveau social moyen aident leurs voisins moins dotés.



L'amour perdu d'Audrey, qui risque de le regretter toute sa vie, et celui de la femme de M. Toulouse, attendant son premier fiancé des décennies après sa disparition, résonnent. Il y a comme cela une série de correspondances dans le film...

Oui, je tiens particulièrement à ces correspondances – le mot est juste. La reproduction d'attitudes entre le père et le fils en fait aussi partie. Quand Audrey dit : « Vous êtes bien les mêmes ! », elle pense en fait à tous les hommes. Ces correspondances, c'est ma manière à moi de dire que nous sommes tous pareils. Dit autrement : nous ne sommes pas si originaux que nous le croyons. Notre singularité est limitée. Nos comportements sont grosso modo semblables. L'humanité dans laquelle nous sommes plongés est massivement la même en chacun de nous.

Cela dit, j'ajoute que nous nous battons de toutes nos forces contre cette idée-là. Nous voulons à tout prix être originaux. C'est une illusion qui participe à notre construction. Si on ne pense pas à 20 ans qu'on est exceptionnel, on risque de ne pas développer toutes nos potentialités. Même si plus tard, on constate que ce n'est pas le cas. Il n'y a pas là de contradiction. Ce sont des stades par lesquels il faut passer pour exister.

Je pense à la fameuse phrase de Sartre qui conclut *Les Mots* : « Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ».

Le personnage qu'interprète Jean-Pierre Darroussin, M. Moreau, pourrait être celui de *Et la fête continue* ! 20 ans plus tard. Comment le voyez-vous ?

Il ressemble en effet au personnage de *Et la fête continue* ! qui aurait vieilli. Il y a aussi forcément des projections de moi-même dans ce personnage qui avance en âge. M. Moreau ne distingue pas beauté et bonté. Moi-même je pense de plus en plus de cette manière-là.

Je cherche dans les arts, la musique, la littérature, des choses qui vont dans ce sens-là. C'est aussi une façon personnelle de résister à l'air du temps, comme l'évoque M. Moreau. Pour combattre l'esprit du temps, il n'y a pas que la politique, dont il était question dans *Et la fête continue* !. On peut aussi suivre des chemins individuels, par des actes ou par une esthétique qui assimile beauté et bonté. Les deux mots sont d'ailleurs les mêmes dans certaines langues africaines.

Après des décennies de travail ensemble, êtes-vous encore surpris par vos acteurs et vos actrices ? Vous avez souvent dit que vous ne les dirigiez pas. Comment procédez-vous ?

Il existe une infinité de manières d'expliquer et d'interpréter une action ou un dialogue écrit dans un scénario, et je me refuse à en parler avec les acteurs. Si je leur dis mes vœux, lorsque j'en ai, ils vont tout faire pour me contenter.

Si je ne leur dis rien, ils vont inventer parfois une façon à laquelle je n'aurais jamais pensé et ainsi enrichir considérablement le pressentiment que j'ai du film. Quand cela arrive, c'est une joie indescriptible. Il n'y a plus qu'à améliorer, adapter aux contraintes du tournage le chemin ouvert. Il faut extirper ce mythe de l'auteur qui sait exactement ce qu'il veut comme si le tournage et le montage ensuite n'étaient que l'exécution d'un plan défini dans ses moindres détails. Les techniciens et les acteurs ne sont pas des marionnettes entre les mains d'un demiurge. Nous savons tous qu'il y a un film à trouver et nous le cherchons ensemble.

Jacques Boudet, qui s'est éteint le 15 juillet, interprète M. Toulouse dans *La Pie Voleuse*. Il a été quasiment de tous vos films depuis le deuxième, *Rouge Midi* (1985). Qu'aimeriez-vous dire de lui ?

Jacques était la bonté incarnée. Il aimait tout le monde. Il ne faisait de tort à personne mais ne se fiait qu'à quelques-uns selon le mot de Shakespeare. C'était depuis toujours notre aîné. Il était notre mascotte. Il est maintenant notre ange gardien.





LISTE ARTISTIQUE

Maria	Ariane Ascaride
M. Moreau	Jean-Pierre Darroussin
Bruno	Gérard Meylan
Laurent	Grégoire Leprince-Ringuet
Jennifer	Marilou Aussilloux
Audrey	Lola Naymark
Kevin	Robinson Stévenin
Nicolas	Thorvald Sondergaard



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Robert GUEDIGUIAN
Scénario	Serge VALLETTI et Robert GUEDIGUIAN
Image	Pierre MILON
Montage	Bernard SASIA
Son	Laurent LAFRAN
Directeur de production	Malek HAMZAoui
1er assistant réalisateur	Ferdinand VERHAEGHE
Régie	Bruno GHARIANI
Décors	David VINEZ
Costumes	Anne-Marie GIACALONE
Maquillage	Hermia HAMZAoui
Montage son	Jean-Marc SCHICK et Bruno REILAND
Mixage	Aymeric DUPAS
Musique originale	Michel PETROSSIAN
Produit par	Marc BORDURE et Robert GUEDIGUIAN
Une production	AGAT FILMS
Avec le soutien de	CANAL+
Avec la participation de	CINÉ+ OCS
En association avec	SOFITVCINÉ 11
Distribution France	DIAPHANA DISTRIBUTION
Ventes internationales	PLAYTIME